

L'EMPIRE CONTRE- ATTAQUE

Parti avec la mission de rendre compte avec un travail photographique artistique des conditions de vie du camp de réfugiés de Choucha, en Tunisie, Samuel Gratacap en est revenu, non seulement tourneboulé par les vies en suspens qu'il a croisées, mais à cran contre l'UNHCR et ses décisions à la va-vite, en plus d'un travail sur le passage du temps dans cette zone de non-droit. Son travail a fait l'objet d'une exposition au BAL, dont nous rendons compte.

« Situé en Tunisie à 5 km du poste de frontière avec la Libye, le camp de Choucha est devenu un lieu de transit pour plusieurs centaines de milliers de réfugiés d'origine subsaharienne qui ont dû fuir la guerre en Libye.

Depuis 2011, date d'apparition du camp dans le désert tunisien, j'ai suivi le quotidien des réfugiés. Mon travail photographique et vidéo rend compte de l'espace-temps particulier de ce lieu de vie marqué par l'attente. L'attente liée aux différentes étapes des demandes d'asile déposées par les réfugiés qui se mêle à la tension de ces destins suspendus dans un lieu temporaire, devenu pérenne par la force des choses, pour finalement disparaître.

En juillet 2013, les organisations humanitaires décident de la fermeture officielle du camp et quittent Choucha. Les réfugiés de Choucha, hommes, femmes et enfants, vivaient la double-peine, celle de l'enfermement à ciel ouvert suite à la fuite du conflit libyen et puis celle d'être laissés là trois années après l'ouverture du camp, laissés là sans rien, sans eau, sans nourriture, sans assistance médicale : trois cent personnes. »

Samuel Gratacap



Ce que montre Samuel Gratacap a de quoi interpellier le spectateur. Il dévoile son cheminement au fil des jours, s'interrogeant sur la juste manière de prendre des clichés mobiles ou fixes, de rendre compte – avec une vue artistique – de ses observations et de mettre de l'humain, là où une machine à décerveler (l'UNHCR) dispose des vies et des moyens en fonction de ses objectifs pour traiter le problème des réfugiés. A Choucha débarquaient des exilés du sud saharien, de la Lybie en ruines et de l'Afrique en guerre, tous tentés par l'aventure européenne, pour vivre en paix...

Et le regard décalé qu'il expose n'en est que plus fort. Pas de quoi adhérer à un quelconque misérabilisme, Rien qui donne une connivence directe avec une belle image pour faire joli. Une ample sécheresse, un vrai travail de mise en abîme qui oblige le spectateur à se poser la question de ce qu'il fait là. Si le photographe pénètre petit à petit le paysage, le badaud lui, n'est jamais autorisé à s'inscrire dans le moment. Au final, on voit des tentes dans divers états jusqu'à la destruction, des gens pris dans le vent du désert, un portable à la main tentant de joindre leur proches restés au pays et, dans le camps, des petits métiers de circonstance à l'œuvre... pour signifier, coûte que coûte, que la vie continue.

Inextinguible.

JP Simard